

Ce rôle de la philosophie dans la formation générale n'est pas évident pour les interlocuteurs de Socrate qui ont tendance à y voir, à cause de leur frustration, de leur honte ou de leur peur de découvrir les insuffisances graves de leur pseudo-savoir, un doute qui ne mène nulle part.

Écoutons Ménon, dans le dialogue du même nom et qui porte sur la vertu, caractériser (en 80 a) l'effet produit par le philosophe Socrate chez les jeunes gens cultivés: «J'avais bien entendu dire que tu ne fais rien d'autre que douter toi-même et qu'amener les autres à douter... je ne sais que te répondre. Et pourtant, oui, j'ai sur la vertu mille et mille fois copieusement parlé, et devant de grands auditoires, enfin, au moins si je m'en crois, avec plein succès.»

Celui-ci croyait savoir et découvre son ignorance. Mais il estime que Socrate est un habile orateur qui lui a joué un tour; c'est-à-dire qu'il n'est pas encore vraiment prêt à entreprendre une recherche. Socrate se plaindra de cette réputation de troubler les esprits qu'on lui fait, dans le *Théétète* (149e): «On prétend que je suis le plus déroutant des hommes et que je fais que mettre les autres dans l'embarras.»

En réalité, Socrate n'est pas plus avancé que ses interlocuteurs et ignore réellement ce qu'est la vertu. C'est ce qu'il répond à Ménon (en 80b): «Ce sont essentiellement les doutes dont personnellement je suis plein qui me mettent en état de faire naître des doutes chez les autres. Tel est présentement le cas pour la vertu: quelle est-elle? Quant à moi, je ne le sais pas.»

On se rappellera qu'à ce moment de l'entretien Socrate invite son interlocuteur à rechercher, de conserve, la réponse à leur question: étant bien entendu que ni l'un, ni l'autre ne connaît la réponse; et, étant sous-entendu que, fort probablement, personne, dans la cité ou ailleurs, ne la connaît, même s'il y a bien des discours à ce sujet, applaudis par des foules nombreuses... C'est alors que Ménon, qui n'a pas renoncé à chercher un nouveau maître, qui n'a pas saisi le sous-entendu, se rebelle logiquement. Comment, demande-t-il, des ignorants, qui se reconnaissent tels, auraient-ils espoir de trouver la vérité par eux-mêmes?

Socrate répond par l'argument de la réminiscence en lequel je ne crois pas que l'on puisse voir un dogme puisqu'il insiste plutôt sur ses conséquences: «l'argument que je t'expose fait de nous des travailleurs et des chercheurs» (par opposition à l'argument captieux qu'on ne pourrait chercher ce qu'on ignore ou que le seul moyen serait de l'apprendre de quelqu'un qui sait).

Je crois que le rôle de la philosophie, ou du moins de son début, c'est-à-dire de son enseignement, et sa contribution à la culture sont bien exposés dans ces dialogues de Platon, comme, d'ailleurs, en d'autres textes philosophiques, ce que je chercherai à montrer brièvement dans le cas de Descartes.

Refusant l'alternative posée entre la vérité dogmatique qui s'impose et le relativisme infini du doute sceptique, la philosophie trace cette voie originale qui consiste à déraciner des erreurs sans prétendre avoir cependant la vérité, mais en jalonnant, du même coup et de surcroît, la voie qui mènerait à toute vérité possible. Il vaut la peine de philosopher, et de se cultiver, car c'est déjà un achèvement, c'est déjà une réussite d'échapper à l'erreur, quand bien même on n'aurait pas encore trouvé de vérité.

C'est ce qu'exprime Descartes, à la fin de la troisième partie du *Discours de la Méthode*: «Tâchant à découvrir la faus-

seté ou l'incertitude des propositions que j'examinais, non par de faibles conjectures, mais par des raisonnements clairs et assurés, je n'en rencontrai point de si douteuses que je n'en tirasse toujours quelque conclusion assez certaine, quand ce n'eut été que cela même qu'elle ne contenait rien de certain.» C'est dans le cadre de la métaphore du sable et du roc que se situe ce passage, très socratique, c'est-à-dire très philosophique, de Descartes (qui est quand même séparé par 21 siècles de Socrate). Faut-il ajouter que les erreurs découvertes servent à développer sa sagacité? Descartes nous parle alors, continuant la métaphore minérale et architecturale, des vieilles pierres des anciens édifices qui peuvent toujours servir...

Mais je désire insister sur ce point, pertinent à mon propos, que Descartes a passé neuf ans de sa vie de chercheur dans cet état de doute sans avoir vraiment découvert de vérité philosophique fondamentale. C'est dire, d'une part, que le doute méthodique se suffit pratiquement à lui-même (est son propre but) puisqu'il permet d'éviter des erreurs et peut occuper valablement une bonne partie de la vie; d'autre part, qu'il n'exclut pas l'espoir de découvrir une vérité plus stable.

On sait que Descartes nous confie avoir passé huit années supplémentaires de réflexion avant d'arriver à quelques vérités fondamentales. Mais, ce qui a retenu mon attention, c'est le quiproquo qu'il situe à l'origine de sa décision de commencer à chercher les fondements d'une philosophie; au carrefour donc des neuf ans d'exercice de sa méthode du doute et de ses huit ans de méditation. Le bruit a couru, nous dit-il, que j'avais fait des découvertes fondamentales en philosophie, que j'avais trouvé la vérité sur bien des questions fondamentales. Mais c'était faux, j'étais complètement ignorant. Voici comment il tente d'expliquer ce malentendu: «Je ne saurais pas dire sur quoi ils fondaient cette opinion; et, si j'y ai contribué quelque chose par mes discours, ce doit avoir été en confessant plus ingénument ce que j'ignorais que n'ont coutume de faire ceux qui ont un peu étudié...»

Nous avons donc tous un peu ou beaucoup étudié, mais la philosophie consiste à dire que l'on ignore au lieu de se contenter d'un savoir incertain. Mais il ne faudrait pas croire cette ignorance ingénue, car elle provient d'exigences supérieures quant au savoir, exigences que le philosophe va opposer aux savoirs existants. D'où un effet de la philosophie, avant même que d'avoir découvert ce qu'elle cherche. D'où l'utilité de l'enseignement de la philosophie dans la formation générale commune, à condition que l'insistance soit mise sur les questions (préalables) plutôt que sur telle ou telle réponse issue d'un système achevé. Mais n'est-ce pas, en somme, à cette conclusion que Descartes nous invite?

Non, dit-il, ce n'était pas du haut d'une nouvelle vérité que j'aurais possédée que je critiquais les doctrines existantes, c'était parce que je voyais clairement les raisons d'en douter. Ce serait une erreur, nous dit donc Descartes, de croire qu'il faudrait prétendre posséder déjà la vérité pour apercevoir les erreurs dans notre savoir, ou dans celui des autres; mais cet exercice, très utile en soi, pourra permettre, peut-être (je disais: «de surcroît»), une découverte ultérieure et effective de la vérité, si c'est possible. Reprenons, pour finir, la citation complète:

«Je ne saurais pas dire sur quoi ils fondaient cette opinion; et, si j'y ai contribué quelque chose par mes discours, ce doit avoir été en confessant plus ingénument ce que j'ignorais que n'ont coutume de faire ceux qui ont un peu étudié, et peut-être aussi en faisant voir les raisons que j'avais de douter de beau-

coup de choses que les autres estiment certaines, plutôt qu'en me vantant d'aucune doctrine.»

Communication de
Viateur BEAUPRÉ
Professeur
Cégep de Sept-Îles

LA FORMATION GÉNÉRALE ET LES COURS OBLIGATOIRES DE FRANÇAIS

C'est le thème de notre atelier, avec pour sous-titre: Que deviendra la formation générale dans les collèges au cours des prochaines années?

Préliminaires

Je crois utile, au départ, de préciser deux choses:

— Que veut dire formation générale? C'est une notion fort élastique, qui prête à une multitude d'interprétations non moins élastiques, divergentes et même contradictoires. On peut supposer charitablement qu'un parrain de la mafia sicilienne ou montréalaise et un disciple de Toyota se font de la formation générale une idée passablement différente de celles de Mozart et de François d'Assise. Plus près de nous, je ne suis pas sûr que Bourassa, Broadbent, Turner et Mulroney nous donneraient de la formation générale une définition à laquelle souscriraient avec enthousiasme Félix Leclerc, les témoins de Jéhovah, Diane Tell, CROC, Plume Latraverse, Rock et belles oreilles, nos Tamouls et nos Turcs, Gilles Vigneault, Anne Hébert et notre ministre de l'Éducation. Vous voyez un peu ce que peuvent contenir la gamme, le spectre, l'éventail de la formation générale.

Évidemment, je n'ai pas l'ambition de vous analyser les différentes incarnations ou avatars de cette formation générale. Par formation générale, j'entends, ici, une formation intellectuelle qui rende l'homme capable de saisir d'autres choses que celles délimitées par le clos ou le champ clos des différentes spécialités ou concentrations. Libérer l'esprit du baignoire de la concentration à courte et très étroite vue. Libérer l'esprit de l'ignorance générale, certes, mais aussi de sa concentration, qui risque de devenir un camp de concentration formant des insectes spécialisés; spécialisés comme un tournevis; efficaces et pratiques comme une araignée, comme de petits ou grands commis imperméables, à la fois consciencieux, bornés et borgnes.

— Quant à savoir ce que deviendra la formation générale dans nos cégeps au cours des 20 prochaines années, Jacques Languirand serait mieux placé que moi pour vous le dire. Lui, il dispose de quatre chemins ouvrant tous sur un futur «trippatif». Moi, j'ai bien du mal à en suivre un seul. De plus, j'ai bien du mal à défricher mon chemin dans le présent. Cela dépasse donc de loin ma lucidité et mes forces de vous éclairer le chemin du futur et de vous y entraîner au pas de course et dans un grand rire «trippatif».

Me limitant ici aux cours obligatoires de français, je vous dirai simplement que dans 20 ans, ils devront avoir substantiellement les mêmes objectifs qu'ils devraient avoir aujourd'hui,

et qu'ils auraient dû avoir il y a 20 ans. Je ne partage en rien l'enthousiasme des magiciens futurologues qui nous parlent avec assurance de «l'homme mutant», et qui nous ont prédit tant de fois, sans rire, l'apparition d'un homme nouveau, ou plutôt d'un Surhomme, engendré, tantôt par l'avion ou le cinéma, tantôt par la télévision, tantôt par l'informatique, ou par la Révolution tranquille, par le bébé éprouvette, par Michael Jackson et Boy George associés. Je crois naïvement que la formation dont aura besoin le Québécois du XXI^e siècle sera essentiellement la même que celle dont eurent besoin en leur temps Socrate, Dante, Mozart, Pascal et quelques autres. Sans oublier tes grands-parents et les miens.

Constatations troublantes

Ces précisions faites, venons-en au vif du sujet: Comment les cours communs de français peuvent-ils contribuer à la formation générale de nos étudiants? Posons-nous d'abord une question sûrement gênante, impertinente peut-être, mais d'une utilité certaine. Pensez-vous que les architectes des programmes du collégial y croyaient, eux, à la formation générale et à l'utilité des cours de français en rapport avec cette formation? Certes, ils ont rendu ces cours obligatoires, mais ils les ont, en pratique, relégués au troisième rang, après les disciplines «sérieuses». Ces disciplines «sérieuses», prioritaires pour l'avenir de la race, ce sont les mathématiques, la physique, la biologie et la chimie, bref, les sciences. Ces dernières ont droit à cinq périodes par semaine; le français, lui, doit se contenter de trois. Les professeurs de français peuvent se retrouver, et se retrouvent souvent, avec 150 élèves; dans les disciplines sérieuses, ce nombre dépasse rarement la centaine. Ces deux déséquilibres laissent planer plus que des doutes sur la formation générale que s'étaient donnée les architectes de nos programmes.

Autre constatation non moins gênante: l'importance donnée, au niveau collégial, à la concentration, c'est-à-dire à une pseudo-spécialisation universitaire prématurée. Le poids de cette spécialisation infantile est tel qu'attaché au cou de l'étudiant, il le fait plonger tête première dans le puits de sa concentration. Nos étudiants réservent pour leur concentration le meilleur de leur temps et de leurs énergies. Le français et la philosophie? Ce n'est pas important, au sens d'efficace-pratique-rentable. On en fait par nécessité; on s'en dispense volontiers; en fait, on s'en dispense le plus possible. N'est-ce pas la mentalité dominante dans vos cégeps et le mien?

Nos étudiants pensent donc ce que pensaient les architectes du collégial; ils marchent dans la voie où les pousse la puissante machine éducative qui, dès le secondaire III, oriente l'étudiant vers sa petite spécialisation, proposée comme voie royale de l'avenir. Cet étudiant pistoné, compressé et concentré, prend avec trois grains de sel la formation générale, d'ailleurs aussi brumeuse dans son esprit qu'elle peut l'être pour la majorité de ses maîtres. Cet étudiant sort du secondaire, sans formation générale, et à demi spécialisé; il sortira du collégial, sans beaucoup plus de formation générale, mais presque spécialisé; et il ira à l'université pour en sortir parfaitement concentré sur le nombril sec de sa concentration. La plupart d'entre eux seront alors intellectuellement vasectomiés pour la vie, et peut-être bien pour l'éternité. Leur formation générale sera celle d'un Monsieur Homais, d'un Raymond Malen-

fant, des p'tits gars de Shawinigan ou de Baie Comeau, des p'tites garces de Westmount, de notre cosmonaute Marc Garneau, premier Québécois en orbite, et de notre non moins sympathique Mad Dog Vachon. En voulez-vous de l'efficacité concentrée? En v'là! Je caricature? Un tout p'tit peu. Pour mettre en relief une bien sinistre réalité.

Objectifs des cours de langue maternelle

J'avais besoin de me défouler un peu en refoulant quelques idées folles d'avant-garde. Redevenons sérieux, comme un bon éditorial de Ryan ou un gars de Toronto la Star.

Vous vous demandez sûrement: «Quel rapport, toi, Beau-pré, vois-tu entre tes cours de français et la formation intellectuelle d'un type qui ne ressemblerait pas trop à ceux que tu as salués il y a un instant?» — Je vois mes cours de langue maternelle comme des activités privilégiées qui permettent aux étudiants de développer leur pensée et de mieux maîtriser leur langue maternelle, outil privilégié pour transmettre cette pensée. Deux objectifs, les mêmes pour tous les cours communs de français, comme d'ailleurs pour tous les cours de français.

On me dira: «Mais ces deux objectifs ne sont pas une exclusivité des cours de français!» Évidemment. Toute discipline enseignée devrait mettre l'accent d'abord sur la formation de la pensée, et elle devrait être l'occasion de perfectionner la langue exprimant cette pensée. Je dis tout simplement que l'étude de la langue maternelle est celle qui favorise le plus l'éveil et la formation de la pensée, en même temps qu'elle donne à cette pensée l'outil d'expression le plus essentiel et universel. Ce sont là des évidences. Mais, Seigneur Dieu! qu'il est donc difficile de les faire voir, par exemple, aux architectes des programmes, aux directeurs des services pédagogiques, aux commissions pédagogiques et aux enseignants, bref, à toutes les «instances décisionnelles et opérationnelles», à tous ceux qu'on appelle, en joul pompeux et pompier du Complexe G, «les intervenants auprès du s'éduquant»!

Et puisque l'on parle de formation générale, signalons que la langue maternelle est précisément le produit humain le plus général qui soit; celui qui forme et exprime l'homme dans sa totalité. Elle est un prodigieux condensé d'intelligence, de passion, de sensibilité, de volonté. Elle saisit et exprime tout le cosmos extérieur à l'homme et tout son cosmos intérieur. La plus humaine et la plus humanisante des activités. La plus globale et la plus signifiante de toutes les inventions du génie humain.

La langue maternelle: une mère et une langue. Une fécondité de mère, la plus riche, la plus achevée et la plus humaine des fécondités; et une langue pour goûter ce lait maternel, pour en féconder et nourrir l'esprit. Langue maternelle, parce que transmise surtout par la mère, mais aussi, surtout, parce que cette langue sera pour tout homme, tout au long de sa vie, une mère nourricière pour son esprit. La mère transmet toute la vie, avec le lait de la langue, avec la douceur et la fécondité des mots, par la musique et l'incantation des phrases. Dès lors, pour l'enfant et pour l'homme qui en naîtra, sa langue maternelle devient une berceuse, un chant polyphonique, d'une richesse inouïe. À travers cette polyphonie, l'enfant écoute le chant du monde et de l'homme, il s'initie à chanter lui-même l'univers et l'homme; et toute sa vie, c'est surtout avec cette langue maternelle que l'homme dira, chantera, goûtera sa vie

et le monde. N'est-ce pas cela, la formation générale essentielle?

De la maternelle à l'université inclusivement, l'enseignement de la langue doit rester maternel, c'est-à-dire garder ce contact chaleureux avec toute la vie charnelle, sensible et intellectuelle. Voie de communication privilégiée, par laquelle l'esprit est irrigué, mis en contact avec toute la réalité extérieure et intérieure; voie non moins privilégiée pour s'approprier, en les disant, en les incarnant, ces deux cosmos sur lesquels je n'ai pas de prise véritable aussi longtemps que je ne les ai pas mâchés et goûtés, tout imprégnés de la salive et du lait de la langue.

La langue maternelle est donc la discipline la plus générale, la plus englobante, la plus ouverte qui soit. Que savons-nous qui ne nous ait été transmis par la langue? Que connaissons-nous vraiment, si nous ne pouvons pas le traduire dans notre langue? Comme l'enfant, nous pouvons dire, à tous les âges de notre vie: «Je comprends, c'est pourquoi je parle.» Toutes les autres disciplines me parlent d'un aspect limité de la vie, de ma vie, fixent mon intelligence sur un secteur très limité de la vie; la langue, elle, me parle de tout, m'ouvre à tout. La langue est tout le contraire d'une spécialisation d'insecte myope et borné. C'est beau, la physique, l'administration, la biologie, la mathématique et la chimie; mais combien étroit, combien étriqué, en somme, combien peu humain! Ces disciplines se concentrent farouchement sur leur champ d'observation; c'est à cette condition qu'elles progressent, mais en éliminant tout ce qui n'entre pas dans le champ très étroit de leur microscope, fût-il électronique, et de leur télescope, fût-il enivré par les nébuleuses.

Par contre, quand tu étudies un roman ou un poème, le texte parle de tout, et surtout de l'homme, de toi. Ton champ d'étude devient alors vaste comme la vie, comme l'univers humain. Tu fais alors de la philosophie, de la psychologie, de la géographie, de l'histoire, des mathématiques, de tout. Tu es nourri de notions générales, non spécialisées. Tu développes ton humanité globale, et non l'habileté d'un technicien spécialisé dans le fonctionnement d'un moteur. Tu développes un outil polyvalent comme ta main, capable de tout appréhender, de tout modeler, de jouer du piano, de tenir une pelle, de peindre un tableau, de caresser ton chat; et non un outil spécialisé comme un tournevis. Très précieux, ton tournevis, pour visser des vis, mais fort déficient pour te visser dans la vie, dans l'humain.

Langue, outil à la fois souple et précis

Oui, dira-t-on, mais précisément parce que la langue est un outil général, elle manque forcément de précision. La langue, c'est vague; la littérature, c'est flou, ça ne forme pas des esprits rigoureux; ça dit un peu n'importe quoi n'importe comment; ça n'a pas le sérieux et la précision des outils scientifiques.

Il y aurait long à dire ici sur la précision tellement vantée des sciences! Les sciences sont précises, certes, quand elles parlent de choses simples, pour ne pas dire simplistes, comme l'électricité, le Revenu national brut, l'exploration des planètes, les pluies acides, le vaccin contre le sida. Mais dès qu'elles veulent scruter un peu sérieusement la vie et l'homme, elles se mettent à bafouiller, elles parlent par approximations; ni plus

ni moins que le romancier qui parle d'un vice humain, de l'amour humain; ni plus ni moins que le poète qui parle de Tit-Paul la Pitoune ou du drame de la Mariouche.

D'autre part, la littérature peut parler aussi précisément que n'importe quelle discipline scientifique, quand la chose dont elle parle est claire, et quand celui qui en parle maîtrise sa langue comme un musicien son violon et le chirurgien son bistouri. Et si les choses dont elle parle sont mystérieuses comme la joie, la douleur, l'amour, l'homme, la vie, alors elle en parle d'une façon approximative et fatalement obscure, certes, mais dans cette parole obscure il passe plus de vie et de sens que dans les impeccables équations scientifiques.

Quelques exemples

Pour rendre un peu plus concret tout ce qui précède, je prendrai un cours commun de français en particulier, celui de la poésie, celui des cours communs qui, à première vue, semblerait être le plus fermé, le plus spécialisé, le moins apte à favoriser la formation générale. C'est évidemment le contraire qui est vrai. Il n'est rien comme la poésie pour libérer l'esprit d'une vision spécialisée, stéréotypée, de l'homme et de la vie; rien qui féconde davantage l'esprit; rien non plus qui libère davantage la langue d'une expression aseptisée, constipée, prude, docile, embrigadée, servile.

Si vous voulez de la rigueur, une logique aussi impérieuse que celle qui préside à la création d'une navette spatiale, la poésie vous en fournira à profusion. Un poète de bonne race, c'est aussi intelligent, logique, qu'un Einstein ou un superingénieur de la NASA.

L'étudiant qui lit pour la première fois *Je suis la terre et l'eau* d'Anne Hébert ou *Un jour Elsa ces vers* de Louis Aragon, est tout d'abord déboussolé par la profusion d'images qui lui apparaissent sans liens entre elles, éclatées, centrifuges. Pour découvrir que toutes ces images sont centripètes, qu'elles ne parlent pas de cinquante choses disparates, mais d'une seule, lumineuse comme le soleil levant, l'étudiant devra faire appel à toute son intelligence, à toute sa logique, aussi bien qu'à son imagination et à sa sensibilité. Toutes ses facultés devront être en état de tension fervente. Il devra dégager le sens global du poème par l'analyse des parties, et confronter chacune de ces parties au sens global, pour s'assurer que les branches tiennent au tronc, et que les feuilles tiennent aux branches. Il devra éclairer toutes ces images les unes par les autres, découvrir en quoi celles du début trouvent leur explication dans celles de la fin, comment celles du milieu drainent le flot poétique dans la même direction que celles qui précèdent ou suivent, bref, comment elles ont toutes du sens, un sens, du bon sens, une intention commune et une signification globale. Toute la logique d'Aristote, d'Euclide et d'un Pascal n'est pas plus exigeante que celle d'un texte poétique, s'il est de bonne race, et non une de ces limonades poétiques insipides célébrées par une Diane Tell ou un P'tit Simard. Le p'tit fort en science doit alors se rendre à l'évidence que la poésie est aussi rigoureuse que les mathématiques ou la physique dont il vantait auparavant les mérites aux dépens de la littérature, cette littérature qu'il considérait comme l'expression d'esprits bohèmes, incohérents, tarabiscotés, bref, élégamment creux.

Il fera d'autres découvertes, étonnantes, je dirais détonnantes, propres à dynamiter les murs de béton de sa petite con-

centration. Soit une lettre d'Apollinaire à Lou, et deux pages d'Aimé Césaire parlant des Noirs. Il semblerait à première vue que si on confiait Lou et le Noir aux hommes de science, précis, sérieux, chiffrés, ils nous donneraient de Lou et du Noir une description précise, exhaustive, objective, bref, scientifique et sérieuse. Chacun d'eux, selon sa spécialité, nous rédigerait sur Lou des milliers d'admirables fiches analytiques, d'une précision indiscutable. Cumulez toutes ces fiches analytiques rédigées par un médecin, un biologiste, un chimiste, un physicien, un sociologue, un historien, un informaticien, un administrateur et un psychologue compétents et consciencieux, et vous n'obtiendrez de Lou qu'une connaissance extrêmement superficielle; vous saurez tout d'elle; tout, et rien d'essentiel. De même pour le Noir de Césaire confié aux bons soins des mêmes spécialistes. Leurs montagnes d'impeccables fiches scientifiques n'arriveront pas à saisir le Noir, à vous faire entrer dans une communication vivante avec lui.

Apollinaire, lui, parle de Lou avec une douzaine d'images apparemment vagues et même délirantes («O Lou, les couleurs de ta carnation sont toute la peinture, ta voix est toute la musique... Sois bénie en ta chevelure qui est comme du sang versé...») et, merveille! il te donne de Lou une connaissance savoureuse, charnelle, chaleureuse vivante, éblouie. Tu aimes Lou, tu entres en communication intense avec Lou, la vraie Lou, celle que tous les spécialistes conjugués n'ont pu approcher. De même pour Césaire. Si tu la comprends et la goûtes, une seule de ses images («Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées»), t'en apprendras plus sur les Noirs qu'un savant livre de 400 pages écrit par un historien érudit jumelé à un sociologue de pointe.

Des découvertes de ce genre sont les plus propres à libérer, à féconder l'intelligence, la sensibilité et l'imagination des étudiants, à élargir immensément leur vision de l'homme et de la vie, à leur faire prendre conscience que l'homme et la vie sont mystère savoureux, inépuisablement riche, et que les petits moules de la spécialisation efficace-pratique-rentable sont plutôt dérisoires, bons tout au plus à contenir ce qui est d'une importance bien secondaire. Grâce au vent du large de la poésie, ces étudiants découvrent tout à coup qu'ils ont une âme, cette âme aux horizons infinis qu'ils étaient en train de réduire aux dimensions d'une piscine familiale, et qu'ils étaient en train d'étouffer par une mentalité de petits commis aussi sérieux que superficiels. Ils sont arrachés à leur monorail prosaïque et projetés sur l'océan de la vie: «Larguez les amarres! on est embarqués!» À ce moment-là, ne peut-on pas dire en toute vérité que le vertige libérateur qu'apporte la poésie contribue puissamment à la formation générale de l'esprit, à équilibrer cet esprit par un enracinement dans la vie, dans toutes les formes de la vie? Cet étudiant aura plus de chances de ne pas prendre le poteau spécialisé comme idéal de sa formation intellectuelle: l'arbre poétique lui aura donné de fortes, savoureuses et salutaires leçons de bienséance humaine.

Un enseignement authentique de la poésie authentique peut donc faire éclater les moules de la pensée sclérosée que la famille, l'école et la société ont durcis chez l'adolescent. Il prend conscience que lui, qui se prétendait très libéré, est en fait bien timide, bien cloisonné. Il s'étonne que l'homme et la vie soient infiniment plus riches, mystérieux et profonds qu'il en était venu à le croire en les regardant avec ses épataantes petites lorgnettes spécialisées. Il redécouvre cette vie inépuisable et savoureuse qui était celle de son enfance, quand son

intelligence et son âme étaient encore vivantes, vigilantes, passionnées par l'être global; il est saisi par tous ses sens et toutes ses facultés en état d'attention et de désir. Il s'étonne que la poésie, bien loin de saisir le superficiel et de brasser les nuages, comme on le croit généralement, saisit, en fait, la réalité, parle de ce qu'il y a de plus réel; que le poète vrai, bien loin d'être un déraciné, est le plus enraciné, le plus concret, le plus complet des hommes, un homme qui n'a mutilé aucune de ses facultés et surtout qui n'a pas mutilé son âme, sous prétexte d'être un «homme d'action», efficace-pratique-rentable pour le Revenu national très brute.

Il découvrira encore que le langage est ce qui saisit et explique le mieux l'homme et la vie, dans leur globalité; qu'en libérant son esprit, ses sens et son âme, le poète libère simultanément le langage, l'ouvre à toutes les possibilités, lui permet toutes les libertés créatrices. Ce jeune qui, encore une fois, se croyait tellement libéré, constate, avec stupeur, qu'en fait il écrit avec une prudence sèche, exsangue, terne et stérile: celle des rédacteurs du bottin téléphonique, des notaires et des formulaires d'impôt, celle qui s'étale à profusion, et avec une satisfaction navrante, dans les productions écrites des diplômés. Langage banal, stéréotypé, creux, froid comme un beau mort, et qu'un seul poème authentique fait voler en éclats. Cet étudiant court la chance de comprendre une fois pour toutes la différence qu'il y a entre un texte vivant, engendré par un esprit vivant, et un texte mort engendré par un esprit stérile, diplômé et spécialisé tant que tu voudras.

Voilà quelques-unes des libérations fécondes qu'apporte l'enseignement de la poésie. On pourrait évidemment prendre chacun des autres cours communs de français et faire voir comment ils contribuent tous à libérer l'intelligence, à la rendre plus rigoureuse, souple et ouverte; comment aussi ils contribuent à donner un outil d'expression capable de saisir tout le réel, et non un secteur limité de cette réalité. Comment, en somme, l'enseignement de la langue maternelle est l'outil privilégié de ce qu'on appelle la formation générale. On pourrait presque affirmer que plus un enseignement est inutile — et Dieu sait si la poésie est inutile pour le patronat et le Revenu national brut —, plus en fait il est fécond, libérant, humanisant.

Notre enseignement collégial vise plutôt actuellement à donner aux étudiants la belle formation intellectuelle que l'on admire chez les héros de *Dallas*, élégants gorilles spécialisés, capables de prendre à pied levé la relève de Rambo et autres légendaires brutes concentrées. Dans ce contexte, vendre la gratuité, faire voir la nécessité d'une formation générale ouverte sur l'homme et sur la vie, c'est une entreprise épique. Défendre l'homme contre le robot spécialisé, ce n'est pas plus facile aujourd'hui que ce l'était au temps d'Attila, que ce l'était hier contre les linguistes et les structuralistes blindés, que ce le sera dans vingt ans contre les monstres polymorphes de la barbarie de pointe. «Allez, les miens qui délivrez la terre!» disait Savard. Je peux bien dire en terminant: «Allez, les miens qui délivrez l'homme de ses carapaces spécialisées!» Ce n'est pas de pachydermes diplômés que nous avons besoin, mais d'humains nourris d'humanité.

C. La formation professionnelle

PROBLÉMATIQUE

L'objectif de départ était d'en arriver à ce que 60 p. cent de la population étudiante des cégeps reçoive une formation professionnelle et 40 p. cent une formation préuniversitaire. On remarque actuellement un renversement de ce partage anticipé. Cette formation est confrontée à des problèmes et à des défis majeurs.

Pourquoi assiste-t-on à une diminution des inscriptions au secteur professionnel? Comment la formation professionnelle peut-elle répondre aux demandes nombreuses d'un milieu en pleine mutation technologique?

Communication de

Marcel E. HÉBERT

Adjoint au directeur général

Pierre GILBERT

Doyen des études

École de technologie supérieure

Introduction

Présente depuis plus de 14 ans dans le secteur de la formation technologique, l'École de technologie supérieure (E.T.S.) a été confrontée à certains problèmes inhérents à notre société, à notre système d'éducation, aux valeurs et attitudes des gens face à la technologie, et surtout à la perception ambivalente de l'attrait d'une carrière en milieu industriel.

Si l'essor et le développement économique du Québec constituent un objectif majeur du Gouvernement et de la société québécoise, ils ne pourront, à l'évidence, se réaliser sans un développement technologique de nos entreprises qui ne sauraient autrement préserver ou acquérir une position concurrentielle face aux marchés internationaux. Pour assurer le dynamisme nécessaire des entreprises, et notamment des P.M.E., il faudra y intéresser les jeunes qui ont le potentiel d'y faire une carrière fructueuse et valorisante.

C'est dans la perspective de contribuer à l'essor économique et technologique du Québec et en vue de valoriser la carrière technologique que l'École soumet les considérations et les propositions qui suivent.

Problématique générale

- Pour le développement technologique des entreprises du Québec

Il y a sans doute unanimité pour constater la présence prééminente de la technologie dans nos sociétés industrielles avancées. Cette présence touche à tous les aspects des activités humaines, et entraîne des changements profonds dans les habitudes de vie et dans les fonctions de travail; l'impact de la technologie se manifeste aussi dans la nature et l'environnement urbain.

Il est reconnu généralement que l'avenir et l'évolution de notre société québécoise seront de plus en plus marqués par la technologie. Notre développement économique sera lié étroitement à notre capacité d'intégrer la technologie dans nos entreprises; il importe d'augmenter la productivité et la compétitivité face aux marchés internationaux.

Il faudra donc que les Québécois et leurs entreprises s'ajustent et, mieux encore, contribuent activement au développement accéléré des découvertes et applications technologiques pour maintenir et améliorer leur position concurrentielle sur les marchés. Notre avenir et notre développement comme société avancée seront donc tributaires de nos aptitudes à évoluer avec la technologie.

Pour ce faire, il faudra compter sur un personnel technique abondant, qualifié, adéquatement préparé pour des fonctions de travail susceptibles d'évoluer rapidement. Ce personnel devra être intéressé à contribuer au développement et à la rentabilité de nos entreprises; en effet, la qualité et le dynamisme de nos entreprises sont associés étroitement à la qualité et au dynamisme mêmes de leur personnel de toutes catégories, et notamment du personnel technique.

Or, déjà les entreprises éprouvent certaines difficultés à attirer et à garder le personnel technique qualifié requis pour assurer leurs opérations. Dans une perspective de développement, d'expansion et de mutation des procédés et modes d'opération, les qualifications techniques requises seront plus grandes; ce qui fera naître des difficultés de recrutement et de rétention du personnel.

Dans la perspective évolutive d'un monde de plus en plus technologique, on prévoit généralement une pénurie de personnel technologique qualifié dans les années à venir, un peu partout dans le monde et surtout dans les sociétés déjà industrialisées, dont le Québec. Selon les études publiées et les experts qui ont analysé la situation, cette pénurie affectera pratiquement tous les niveaux d'emploi, de l'ouvrier spécialisé jusqu'à l'ingénieur, et dans tous les secteurs industriels.

Les ouvriers spécialisés seront dépassés par de nouvelles applications, et devront être recyclés, et ce, au rythme accéléré des changements dans les procédés et techniques. À des fonctions supérieures, on manquera de plus en plus de personnel d'application pour comprendre, superviser, coordonner la production, et améliorer les procédés.

Pour motiver les jeunes en nombre suffisant et aussi pallier au mieux cette pénurie anticipée, il faudra intervenir dans quatre domaines complémentaires touchant le recrutement, la filière de formation technologique, le plan de carrière en milieu industriel et la valorisation sociale de cette carrière:

- il faudra attirer ou guider vers les formations et les carrières technologiques, les jeunes qui possèdent les qualités et les aptitudes, bref l'intérêt et le naturel appropriés, selon les caractéristiques mêmes des fonctions de travail à remplir dans les entreprises technologiques;

- il faudra privilégier et valoriser les filières de formation technologique, les débloquer et les déplaçonner systématiquement pour éviter que chaque niveau soit identifié à un cul-de-sac professionnel, en termes de mobilité, d'avancement, et de perspectives de carrière;

- il faudra faire en sorte qu'une carrière en technologie soit au sein d'une entreprise tout aussi intéressante, valorisante, rémunérée et acceptée socialement que les autres carrières.

- il faudra publiciser l'intérêt des carrières technologiques, la valeur de la formation technologique et enfin les caractéristiques et qualités des personnes qui oeuvrent dans le milieu technologique, dans un souci de valoriser et d'améliorer l'image de ce milieu auprès du public.

Un tel programme de valorisation s'impose pour contrer les attitudes négatives de la société face à la formation technologique et face à l'industrie et à la technologie; il faut susciter un mouvement d'intérêt chez les jeunes, chez leurs parents et chez leurs conseillers en orientation, pour un secteur d'emploi en croissance, abondant et prometteur dans une société de plus en plus technologique.

Ces quatre domaines d'intervention complémentaires s'inscrivent dans une prospective de développement économique du Québec. Elles s'appuient sur des considérations plus particulières que l'École soumet ci-dessous, basées sur l'expertise qui lui est propre dans ce secteur.

Considérations particulières pour favoriser la technologie

• Pour favoriser l'orientation des jeunes vers les carrières technologiques

Il est reconnu que pour être «contributif» et se sentir bien dans sa peau, dans des fonctions et dans un milieu de travail donné, et ce, à tous les niveaux d'emploi, il est préférable pour une personne de posséder les qualités, goûts et aptitudes qui correspondent aux caractéristiques de l'emploi considéré.

À cet égard, il semble essentiel pour les jeunes et ceux qui ont charge de les orienter dans des choix de carrière, de caractériser le milieu technologique et les fonctions de travail technologiques qu'on y retrouve.

Retenons pour l'essentiel que le milieu technologique ou industriel:

- privilégie les réalisations concrètes et matérielles ainsi que la recherche et la mise en oeuvre de solutions pratiques;

- attend des résultats concrets de ses opérations et entreprises; se donne comme objectif d'offrir à ses clients un produit fini, complet et satisfaisant;

- s'intéresse aux applications et aux possibilités d'utilisation d'un produit ou d'un procédé, ainsi qu'à l'aspect fonctionnel et utilitaire des choses;

- valorise les notions de productivité, de rentabilité, de rationalisation, de planification, de respect des échéances, de respect des engagements pris, d'adéquation entre les moyens, les ressources et les objectifs poursuivis.

Retenons aussi que les procédés industriels reposent sur la manipulation d'outils, le façonnement d'objets, bref sur des opérations physiques, mécaniques, matérielles, et que les fonctions de travail techniques reposent sur une connaissance, une compréhension, voire une maîtrise des phénomènes naturels impliqués dans les procédés de production.